

GEORGES LEROUX

A DEUX REPRISES dans ce court traité, Plotin porte sur la logique un jugement dur et tranchant. En un premier endroit (4.18–19), il dit que la dialectique la considère de haut; plus loin (5.17–18), il laisse à d'autres le soin d'une discipline dont l'objet est pour lui étranger à la réalité. Ce mépris pose quelques problèmes dont l'étude peut apporter un peu de lumière sur le développement de la logique comme discipline autonome.

Prantl semble, sur ce point précis, s'être trompé. Raillée sévèrement par lui dans son *Histoire de la logique en Occident*,¹ la position de Plotin, loin de balayer d'un revers de main l'effort aristotélicien de constitution d'une logique formelle, a sans doute été au contraire dans l'histoire de cette logique un des jalons importants qui a permis d'en poursuivre les objectifs pour eux-mêmes. Il fallait en effet dégager la logique de sa guangue métaphysique, dont les implications nuisaient à son évolution—comme cela se voit particulièrement dans l'entreprise stoïcienne—, et lui assurer un statut à part, fût-ce celui d'une marge de la philosophie. En insistant sur la séparation de la logique et de la philosophie, Plotin ne faisait que reprendre une position péripatéticienne, et il a largement contribué par là à ce processus de désimbrication.

Je me propose d'étudier ici les formes de cette insistance dans *Enn.* 1.3(20) qui, malgré sa brièveté, constitue un traité d'une grande importance. D'une première façon en effet, c'est dans ce texte qu'on trouve la formulation la plus explicite de la distinction de la dialectique et de la logique, telle qu'elle allait se diffuser ensuite; il s'agit par ailleurs d'un traité où des traces aristotéliciennes et stoïciennes nous permettent de faire un double constat. Du fait que cette théorie de la logique se situe en face de doctrines logiques qui avaient cours alors, nous pouvons en tirer quelques renseignements sur cet "obscur syncrétisme stoico-péripatéticien" dont nous parle Prantl au sujet de ces doctrines. Nous pouvons ensuite situer le néoplatonisme dans ce débat dont nous avons plusieurs témoignages sur les parties de la philosophie.

I

Le traité de Plotin est structuré de manière simple. Divisé en six chapitres, il s'ouvre sur un développement d'inspiration platonicienne qui

¹C. Prantl, *Geschichte der Logik im Abendlande* 1 (Leipzig 1855) Chap. 10: "Syncretismus stoischer und peripatetischen Logik." On éprouve quelque gêne à traduire ce commentaire de *Enn.* 1.3.5: "... mit dieser ekelhaften Tirade ist nun alles abgefertigt, worum sich Aristoteles gemüht hatte ..." Plotin est ensuite qualifié de "hochmütiger Pharisäer."

occupe les trois premiers. Il s'agit là d'une réaffirmation des grandes thèses du *Banquet* et du *Phèdre* sur la dialectique; celle-ci y est présentée comme voie méthodique vers l'intelligible. Essentiellement ascendante, elle s'abolit dans la saisie de ce qui est au-delà de l'être, le Bien et le Beau. C'est dans ce contexte d'une fidélité particulièrement précise à Platon que la définition de la dialectique est reprise par Plotin.

Ce contexte est d'autant plus important pour une juste appréciation du caractère platonicien très marqué de ce développement sur la dialectique qu'il s'agit d'un texte qu'on pourrait dire parénétiq. Même s'il est possible en effet, comme certains l'ont fait valoir,² que le sixième chapitre du traité ne soit pas de la main de Plotin, on aura remarqué qu'il s'agit d'une exhortation à la dialectique, présentée comme la condition de toutes les vertus. Cette finale d'allure socratique peut être rapprochée du traité précédent dans l'ordre chronologique et dans la systématisation de Porphyre 1.2(19) pour saisir la direction morale de l'ensemble auquel il appartient. Le traité précédent est en effet consacré aux vertus, et il se pourrait que Porphyre, si c'est lui qui a rédigé le chapitre sixième de *Enn* 1.3, ait éprouvé le besoin d'accentuer l'allure morale d'un traité consacré à la dialectique et à la logique, aux fins de sa classification des *Ennéades*, dont le premier tiers est constitué de traités moraux. Il n'en demeure pas moins par ailleurs que même détaché du traité qui le précède et amputé de son chapitre sixième, le texte de 1.3 présente une conception platonicienne de la dialectique. Cette conception a pour principale caractéristique d'identifier la philosophie véritable à la dialectique et d'en faire une étape dans la progression qui conduit le philosophe à la contemplation.

Ce n'est qu'au chapitre quatrième que l'inspiration platonicienne se dément, comme l'a remarqué Bréhier dans sa notice. Plotin affirme en effet que la dialectique a pour objet le Bien, mais aussi son contraire; l'éternel, mais aussi le non-éternel. Ces formulations étonnent venant d'un platonicien, pour qui le contraire du Bien et le non-éternel ne peuvent avoir le statut d'objets dignes de la philosophie. Il semble qu'on n'ait là que des exemples particuliers et aléatoires d'une affirmation plus générale qui est la thèse de ce chapitre, à savoir que la dialectique porte sur l'être et non sur les discours, sur l'intelligible et non sur les propositions. Cette thèse sera reprise au chapitre suivant. On sent là une insistance motivée; le vocabulaire détaillé qui décrit cette mauvaise dialectique centrée sur le langage nous permet d'y reconnaître à la fois la logique stoïcienne et celle d'Aristote.

Il faut se garder d'identifier la dialectique véritable dont il est parlé ici avec celle que Plotin pratique lui-même dans son troisième traité sur les Catégories (6.3), où la méthode de division appliquée à la substance sensible lui permet de retrouver les catégories aristotéliennes.³ Cette

²Cf. l'édition de R. Harder.

dialectique, parfois qualifiée de descendante, remonte bien à Platon, mais elle ne possède dans l'œuvre de Plotin qu'une existence toute verbale, comme l'affirme expressément le premier chapitre du troisième traité sur les Catégories. La vraie dialectique est intuitive et porte sur l'intelligible: c'est la dialectique ascendante.⁴

La formulation particulière de la thèse paraît donc attribuable à la nécessité de réenoncer la nature véritable de la dialectique, en la contre-distinguant de ce qui n'en serait que l'ersatz, la logique, le travail sur le langage. Mais n'étaient ces exemples négatifs du non-bien et du non-éternel, intelligibles dans le seul cadre d'une logique, on pourrait reconstituer le cadre général de la théorie platonicienne. La dialectique fait en effet suite à l'éducation scientifique, qui constitue la première propédeutique à la vie de l'Intelligence (3.5 ss.), et elle est elle-même ordonnée à la contemplation.

Le chapitre cinquième apporte à ce développement une teinte plus proprement plotinienne, dans la mesure où Plotin y répartit les activités de l'âme et de l'intelligence. Ce qui dans la pensée de Platon ne se trouvait pas attribué à des entités diverses se trouve ici divisé. En effet, la dialectique véritable est l'activité de l'intelligence, alors que la discursivité est celle de l'âme, qui lui est inférieure. La vertu de l'intelligence est la *sophia*, celle de l'âme la *phronesis*, et la dialectique permet de s'élever de l'une à l'autre, en progressant de l'être à la contemplation de ce qui est au-delà de l'être.

Le chapitre sixième est d'interprétation difficile, surtout si l'on veut y voir autre chose qu'un appendice ajouté au traité. L'auteur y montre le lien de la dialectique aux diverses parties de la philosophie, la physique et la morale. Il insiste ensuite sur la nécessité de la dialectique pour parvenir à la sagesse. D'allure socratique, le texte est en fait la reprise d'un thème stoïcien et on peut penser que c'est Porphyre qui, pour des motifs mis de l'avant plus haut, le réenonce ici, s'exposant de la sorte à une incohérence dont on reparlera plus loin.⁵

II

Revenons sur les chapitres quatre et cinq qui nous intéresseront principalement maintenant. On trouve dans ces chapitres une théorie des parties de la philosophie qui découle naturellement de la conception

⁴6.3.2-3. Voir aussi le texte du deuxième traité sur la Providence, 3.3.1(48), qui donne l'exemple de la possibilité pour Plotin d'une science du particulier.

⁴6.3.1(44).

⁵Ce chapitre sixième est en effet textuellement parallèle à D. L. 7.83, où se trouve reformulé le thème de la portée morale de la "dialectique" au sens stoïcien, c'est-à-dire de la science du discours.

de la dialectique exposée auparavant. Plotin nous dit que de toutes les parties de la philosophie la dialectique est la plus précieuse. Il ne précise pas quelles sont les autres, et sans doute est-ce Porphyre qui complète au chapitre sixième par la division scolaire de la physique et de la morale. Ce faisant, ce chapitre se distingue du reste du traité. En effet, dans le texte de Plotin, ce qui est vis-à-vis la dialectique, ce n'est pas la physique ou la morale, puisque manifestement dans sa définition platonicienne la dialectique les englobe, mais la logique.

Cette mauvaise lecture de Porphyre qui ne peut voir dans ce thème des parties de la philosophie autre chose que le schéma scolaire devenu traditionnel avec les Stoiciens de la tripartition logique/physique/morale, selon lequel il a lui-même classifié les traités plotiniens, est un indice intéressant pour notre lecture. On y voit en effet qu'il était d'usage d'identifier logique et dialectique et qu'on avait donc pour ainsi dire perdu le contenu platonicien de la dialectique.

Cette méprise, qu'on retrouvera chez des commentateurs plus récents tel M. A. Graeser, n'était possible qu'à la faveur du développement confus après Aristote et surtout dans le stoïcisme d'une logique qui ne correspondait en rien à la dialectique platonicienne, mais qui n'ayant pas encore de statut autonome, en retenait certaines caractéristiques, dont la moins importante n'est pas son nom même de dialectique. Celui-ci fut la source de beaucoup de confusions.

C'est très certainement contre cette confusion que Plotin s'érige en construisant cette distinction ferme de la dialectique et de la logique. Loin qu'elle soit un rejet de la logique, ni même de la "dialectique descendante," son attitude est celle d'un philosophe qui veut qu'on sépare la philosophie authentique, comme méthode de la contemplation dont le modèle privilégié est la dialectique platonicienne, de la théorie logique qui n'en est que l'instrument et souvent le calque. Le jugement porté sur la logique dans ce chapitre du traité a beaucoup d'échos dans l'ensemble des *Ennéades* et l'on n'en finirait pas de rassembler les textes qui énoncent le privilège de la contemplation sur la discursivité, de la science sans langage sur la science dans le langage.⁶

La théorie de la subordination de la logique aux autres parties de la philosophie, v.g., la physique et la morale, avait déjà cours dans l'école péripatéticienne et Plotin y souscrit entièrement. Il veut seulement qu'on ne confonde pas cette logique inférieure et instrumentale (*organon*) avec la dialectique de Platon (5.9 ss.).

Qu'on regarde le texte d'un peu près et l'on pourra constituer un tableau

⁶5.8.5:4 ss.: "La sagesse n'est pas faite de théorèmes." Et plus loin: "Il ne faut pas croire que là-bas les dieux et les bienheureux contemplent des propositions..." Voir également 4.4.6, où Plotin dit que les âmes n'ont pas de besoin de syllogismes et de raisonnements.

des différences de la logique et de la dialectique platonicienne. La dialectique porte sur la réalité, c'est-à-dire sur les êtres intelligibles; elle procède par composition, par division; sa méthode est l'analyse qui conduit aux genres premiers et à l'unité; elle est la science qui permet d'exprimer l'essence (*ti*); elle a souci du genre, de la différence et des classes dans l'analyse; elle procède scientifiquement et non par opinion; fixée dans l'intelligible, elle se fonde dans la contemplation. La logique au contraire porte sur les propositions et les syllogismes; elle consiste en un ensemble de théorèmes et de règles; elle s'occupe des jugements, en particulier des hypothétiques, de la différence ou de l'identité des termes; elle cherche non pas la vérité de la réalité, mais le principe de l'erreur et du sophisme; la dialectique peut l'ignorer.

On pourrait s'attacher dans cette énumération à retracer ce qui est aristotélien et ce qui est stoïcien.⁷ Le vocabulaire des objets de la logique rend un net écho stoïcien. L'essentiel est de remarquer cependant que cette position est un des aspects les plus nets par lesquels la pensée de Plotin est un platonisme. Elle situe à un niveau inférieur le discours logique qui s'est développé depuis Aristote pour tenter de réinstaurer la dialectique platonicienne dans sa pureté. Ce faisant, elle fixe la distinction logique/dialectique, laissant pour ainsi dire le soin à Porphyre de constituer une logique dépourvue de prétentions dialectiques.

Cette distinction, comme on l'a donné à entendre plus haut, est en vérité une distinction des activités propres de l'intelligence et de l'âme. La subordination de l'âme à l'Intelligence est bien affirmée en 5.5.2, où Plotin dit que l'Intelligence exclut de par sa simplicité même les propositions et les syllogismes. Ce n'est qu'au niveau de l'âme que la logique est opérante, là où les instruments de la discursivité ont quelque effectivité.⁸ A son tour ce rapport de l'âme et de l'Intelligence exprime une théorie du

⁷Par exemple en 1.3.5:20, où Bréhier a raison de reconnaître la formulation stoïcienne: "Si on nie le conséquent, on pose le contraire de l'antécédent." Cf. *SVF* 2.242. On pourrait aussi rapprocher plusieurs passages des *Ennéades* des passages correspondants dans le recueil d'Arnim. C'est ce à quoi s'est employé A. Graeser dans son livre *Plotinus and the Stoics* (Leyde 1972). Il nous y livre un fichier souvent incomplet et malheureusement très discutable. Pour la logique, on rapprochera *Enn.* 1.8.15:18 de *SVF* 2.78 et 54 (sur la nature de la représentation); 5.5.1:37 de *SVF* 2.132 ss. (sur la distinction *lekton/noeton*); 5.9.6:16 de *SVF* 2.88 (origine de la *noesis*). Graeser rapproche 1.3.5:9-10 de *SVF* 2.49; ce rapprochement paraît très superficiel et plus, contradictoire, comme on le montrera dans la suite. Il oublie de mentionner 6.1.5:2-14 et 6.3.12:25 s., qui sont parallèles à *SVF* 1.74 et 2.835 ss. (définition de la parole). Mais cette dernière similitude peut aussi être rangée dans la question des Catégories, à laquelle Graeser consacre un essai qui suit son dossier. Notre connaissance de la théorie stoïcienne des Catégories dépendant en bonne partie des traités de Plotin consacrés à la critiquer et du Commentaire sur les *Catégories* de Dexippe, néoplatonicien tardif, disciple de Jamblique et critique de Plotin, il est difficile d'établir des parallèles avec Plotin.

⁸Cf. 1.8.2:10-14; 6.3.18; 6.9.4; 3.8.6; 4.3.18.

langage, qui développe au niveau de l'âme la pensée comme en un miroir.⁹ D'un niveau à l'autre, il y a perte d'unité, et la science qui n'est pas toute entière contemplation se trouve à proportion discursive, c'est-à-dire imparfaite, de la même manière que l'âme est l'imperfection de l'Intelligence.

Le traité 1.3 répète ces thèses et il ne sera pas nécessaire d'y insister.

III

Cette distinction de la dialectique et de la logique n'est pas un rejet de la logique, car Plotin invite ceux que cette étude intéresse à la poursuivre avec minutie (5.21 ss.), mais il ne faut pas cacher qu'elle renferme une once de mépris. L'irritation de Prantl vient de ce qu'il a été piqué et s'il réagit avec virulence, c'est que tout au long de ce premier tome de son Histoire de la logique il fait corps avec l'effort aristotélicien, particulièrement lors de la phase des derniers péripatéticiens dont il épouse les objectifs concernant le statut autonome de la logique. Or il semble que ce soit eux qu'avec les Stoiciens Plotin englobe dans son mépris. Une étude plus attentive montrera que cette interprétation est fautive.

Parlons d'abord des Stoiciens. Leur logique draine une confusion de la logique et de la dialectique qui est intolérable pour Plotin, car leurs thèses sur la proposition se veulent aussi des thèses sur le réel.

... (pourquoi dire des intelligibles) ils sont des êtres? Car des propositions (*protaseis*) des jugements (*axiomata*) ne sont pas des êtres; ils ne peuvent être en effet que des énoncés relatifs à des êtres différents d'eux, et non pas ces êtres eux-mêmes (5.5.1:37-39).

Mon propos n'est pas d'étudier cette dialectique stoïcienne pour elle-même, mais de faire voir que Plotin lui reproche de se confondre avec une logique. La théorie stoïcienne des *lekta* qui nous est bien connue par ailleurs, lui paraît à juste titre constituer un paradoxe, car comment peut-on affirmer à la fois que la vérité et l'intelligence sont des corps et dire que les *lekta* sont des incorporels? Ainsi, ce que Plotin critique dans la théorie des *lekta*, ce n'est pas la théorie de la proposition ou du concept, mais la prétention à être une théorie de l'intelligible.¹⁰ Cette critique est conforme à la distinction d'une logique méthodologique, indifférente aux

⁹4.3.30, 5.9.7.

¹⁰On ne peut tomber d'accord, sur ce point, avec l'article par ailleurs excellent de A. C. Lloyd, "Neoplatonic Logic and Aristotelian Logic," *Phronesis* 1(1955)58-72, 146-160. L'auteur attribue un grand rôle à la logique stoïcienne dans le processus de désimplification de la logique et de la métaphysique (voir surtout 58 ss.). Je crois qu'il a tort, à moins qu'on n'interprète comme étant favorable au statut autonome et à l'évolution de la logique, sa superposition sur les problèmes métaphysiques. Une interprétation de la critique des catégories stoïciennes de Plotin montrerait bien pourquoi: seule pour lui la position péripatéticienne pouvait libérer la logique, car le stoïcisme n'arrive pas à dépasser la théorie de la proposition de la théorie des incorporels.

thèses métaphysiques et d'une dialectique philosophique, qu'il souhaite affermir. On comprend mieux à la lumière de ce dernier texte l'insistance qu'il met sur la séparation de l'étude de la réalité et de l'étude du langage. "C'est une chose d'analyser la proposition 'le juste est beau,' une autre d'en rechercher la vérité."¹¹ On admettra sans peine que cette confusion est possible dans beaucoup de philosophies, en particulier dans le stoïcisme, la caractéristique de ces philosophies étant l'éviction d'un statut séparé de la métaphysique.

L'on voit donc par cet ensemble de textes que, mis à part les *Traité*s sur les *Catégor*ies, l'orientation nettement platonicienne de la pensée de Plotin rejette d'une même côté, dans une logique contrôlée par la dialectique, à la fois l'*Organon* d'Aristote et la dialectique stoïcienne. Il faut se demander maintenant si cette conception correspond à quelque chose dans le stoïcisme. Il ne sera pas nécessaire de s'interroger sur la logique d'Aristote, puisque Plotin reprend à son sujet la position péripatéticienne dont nous dirons un mot plus loin.

Il y a dans le vocabulaire stoïcien de ce problème une grande imprécision. Chose certaine, dans la mesure où nous en sommes informés par des divisions doxographiques de la philosophie, la logique fait partie d'une triade dont les termes épuisent le champ de la philosophie: logique, physique, et morale.¹² Mais dans cet édifice, la logique subordonne la dialectique qui n'en est qu'une partie, l'autre étant la rhétorique. Le tableau d'ensemble peut être ainsi reconstitué:¹³

MORALE PHYSIQUE LOGIQUE

1. Rhétorique
2. Dialectique

¹¹Les Stoiciens eux-mêmes distinguaient bien ces deux niveaux d'étude, comme en témoigne l'exposé de Diogène Laërce, 7.83 (= *SVF* 2.130), qui parle de deux types de recherche: celle qui porte sur la nature des choses et celle qui a souci des noms. Mais il ne semble pas que cette distinction soit opérante dans le cas de la dialectique. Je dois à Merlan, *The Cambridge History of Later Greek and Early Medieval Philosophy* (Cambridge 1967) 37, l'idée que Plotin possède une formulation de cette distinction en termes de dialectique et de logique.

¹²Voir Sen. *Ep.* 89.9. Au sujet de l'évolution générale de la doctrine tripartite de la philosophie d'Aristote aux stoïciens, consulter R. Hirzel, *De Logica Stoicorum* (Berlin 1878) 61-78. L'auteur fait remarquer qu'il n'y a pas chez Aristote de catégorie particulière pour la "logique," bien qu'on trouve dans *Topiques* 1.105 b 19 ss. une énumération de 3 types de problèmes, éthiques, physiques, et logiques. Le thème des parties de la philosophie est bien présent chez Cicéron, *Fin.* 1.6.17 ss.

¹³On s'appuie surtout sur l'exposé de Diogène Laërce; voir *SVF* 2.48, 2.122, 130. Le chapitre 9 de Plut. *De Stoic. rep.* peut aussi être mis à contribution.

2.1 Dialectique du signifié:

- notions
- jugements
- prédicats
- verbes
- genres
- espèces
- concepts
- modes, syllogismes, sophismes

2.2 Dialectique du signifiant:

- langage figuré
- parties du discours
- solécismes, barbarismes, fictions
- équivoques
- mélodie, chant
- définition, division
- diction.

Dans l'exposé de Diogène-Laërce (8.46) la dialectique est définie comme une vertu qui contient toutes les autres en puissance; elle constitue la science par laquelle on distingue le vrai du faux et débute par l'étude de la voix et de l'énoncé. Plus loin, il affirme qu'elle sert à tout saisir, qu'il s'agisse de physique ou de morale. En fait, cette conception ne possède pas une distinction nette qui correspondrait à celle de Plotin. On y voit quelques éléments platoniciens, mais surtout comme l'a noté E. Bréhier,¹⁴ la logique aristotélicienne toute entière transformée en dialectique. Ce dernier y voit la coïncidence particulière d'une intention pédagogique avec une technique scientifique. Mais dire cela, c'est encore se mouvoir à l'intérieur de catégories propres à un discours méthodologique; ce que Plotin a bien vu, c'est qu'une dialectique du signifié ne peut être dans le stoïcisme une simple logique, au sens où il l'entend, c'est-à-dire un discours sans présuppositions métaphysiques.

En effet, la distinction d'une dialectique du signifiant et d'une dialectique du signifié, en autant qu'on puisse en saisir le principe par les textes que nous avons, ne correspondait pas à la séparation du projet philosophique, au sens platonicien et du projet logique, au sens aristotélicien, pas assez en tout cas pour que Plotin ne voie pas dans cette appellation "dialectique" une source de confusion. Que la distinction stoïcienne ait été ou non claire et opérante à l'époque de Plotin importe assez peu. On remarquera cependant que dans son énumération des objets d'une logique, celui-ci reprend à la fois des objets des deux types de dialectique

¹⁴E. Bréhier, *Chrysippe et l'ancien stoïcisme* (Paris 1951) 63.

stoïcienne. Cela suffit pour faire voir qu'il ne les distingue pas, et surtout qu'il ne voit pas là ce que les Stoïciens y plaçaient, c'est-à-dire une science du discours, quoiqu'ait pu constituer par ailleurs cette dialectique du signifié dont plusieurs éléments nous laissent croire qu'il s'agissait d'une dialectique philosophique.

Ce qui n'est pas clair dans la distinction stoïcienne de deux dialectiques le devient dans leur théorie des catégories. Les interprètes récents accordent peu de place à ce sujet, car les textes que nous avons sont surtout des critiques, celles de Plotin et de Dexippe en particulier.¹⁵ Il reste que cette théorie qui incorporait une bonne partie de la logique aristotélicienne est critiquée par Plotin comme étant une mauvaise dialectique, au sens platonicien. Il ne la considère pas, à juste titre, comme faisant partie de la logique, mais comme une physique et une théologie. L'on voit cependant, même dans son exposé, tout ce que cette théorie charrie de doctrines logiques. Cette confusion est encore de nature à l'irriter.

Ainsi donc, la division stoïcienne et la division plotinienne ne se recouvrent pas. Plus encore, ce qui serait le plus près du domaine plotinien de la dialectique—les définitions—se trouve classifié par les stoïciens dans la dialectique du signifiant, ce qui ne laisse pas d'étonner. Chose curieuse cependant, si on se reporte au chapitre 6 d'*Enn.* 1.3, on verra que la conception stoïcienne de la dialectique cadre parfaitement, et même verbatim, avec celle qui est développée là. Il s'agit en effet d'une dialectique auxiliaire de la physique et de la morale, source des vertus communes à l'une et à l'autre, et non de la dialectique platonicienne qui ne permet pas, si on cherche à l'y intégrer, de donner un sens à ce dernier chapitre. Force est donc de supposer que le chapitre sixième a été rédigé par quelqu'un, vraisemblablement Porphyre, qui écrit à partir d'une conception différente de la dialectique.¹⁶

Cette interprétation générale est confirmée par le chapitre 24 du *De Stoicorum repugnantia* de Plutarque, où celui-ci nous dit que Chrysippe critiquait sévèrement la dialectique de Platon et d'Aristote, tout en les admirant.¹⁷ C'est cette critique qui lui est renvoyée par Plotin; là où

¹⁵Le meilleur exposé est certes celui de J. M. Rist, qui en a fait le chapitre 9 de son livre *Stoic Philosophy* (Cambridge 1969) 152–172: "Categories and their uses." Voir aussi dans Graeser (ci-dessus, n. 7) le chapitre 4: "Plotinus on the stoic categories of Being"; ce chapitre n'apporte aucune interprétation nouvelle, mais poursuit sous une forme rédigée, le fichier des lieux parallèles Plotin/Stoïciens entrepris dans le début du livre.

¹⁶Cette conception serait la conception stoïcienne, bien résumée dans l'exposé de Diogène Laërce, 7.83, cité à la note 5. Il est intéressant de noter, bien qu'on n'en puisse rien conclure, que ce même texte contient à la fois la mention de la tripartition de la philosophie, l'insistance sur la nécessité de la dialectique, et la théorie de la distinction de l'étude du langage et de l'étude de la réalité. La superposition de ces éléments aura suffi à Porphyre pour abouter sur le texte de Plotin centré sur le dernier thème une finale axée sur les deux premiers.

¹⁷*SVF* 2.126.

Chrysippe voyait des contradictions et une absence de logique, Plotin voit un surcroît de logique qui contamine la dialectique véritable.

Tel est le sens de ce mépris de la logique; c'est un mépris, car il est méprisant de se réserver la fonction de la pensée en laissant aux autres ce qu'on conçoit comme un apprentissage élémentaire (4.19–20). Mais c'est aussi une invitation à poursuivre pour elle-même une étude qui ne peut que tirer de la confusion à se mêler de métaphysique (5.22) et qui n'en est pas moins utile à la recherche de la vérité (1.8: 10–14).¹⁸

IV

De ce qui précède, on peut tirer que la division des parties de la philosophie citée par Porphyre au chapitre 6 d' *Enn.* 1.3 ne correspond pas à celle que ce traité a pour but de faire valoir. Cela n'implique pas que Plotin ait refusé la division scolaire de la logique, de la physique, et de la morale, mais la confusion semble venir de ce qu'il emploie au sujet de la dialectique dans le sens platonicien le vocabulaire des parties.

Qu'est-ce donc que la philosophie? C'est ce qu'il y a de plus précieux. Oui, mais la dialectique lui est identique, ou du moins elle en est la partie la plus précieuse; n'allons pas croire en effet qu'elle est un simple instrument du philosophe (*organon*), qu'elle soit simplement un ensemble de théorèmes et de règles; elle porte sur le réel et sa matière ce sont les êtres; mais c'est qu'elle possède une méthode pour aller jusqu'aux êtres, et elle possède en même temps que les théorèmes, les réalités elles-mêmes (1.3.5:8–13).

Le climat de ce texte est celui d'un débat sur les parties de la philosophie. Graeser¹⁹ rapproche ce paragraphe d'un texte stoïcien, qui se lit ainsi:

Les Stoïciens ne pensent pas qu'il faille considérer la logique (*logike*) comme un simple instrument de la philosophie, ou comme une partie quelconque, mais comme une partie intégrante.

(*SVF* 2.49 = Ammonius, *In Arist. An. Pr.* 8.20, 9.20)

Et il commente (*SVF* 2.49 = Ammonius, *In Arist. An. Pr.* 8.20, 9.20), en y voyant la coïncidence particulière d'une intention platonicienne et

¹⁸Bréhier, dans sa notice de *Enn.* 1.3, suppose que l'idée que la dialectique porte sur les choses mêmes est une idée stoïcienne. Il renvoie à *SVF* 2.130 = D. L. 7.83. Mais dans le sens où Plotin fait cette affirmation, l'idée est d'emblée platonicienne, car les choses mêmes, au sens stoïcien, ce ne saurait être les intelligibles de Platon. Il faut ici suivre Harder, qui dans ses notes (572) y voit plutôt la marque d'un platonisme tardif, tel qu'on le voit, par exemple, dans Albinos, *Didask.* 5. Dans le texte de *SVF* 2.130 = D. L. 7.83 *sub finem*, la mention de deux recherches, l'une sur les noms, l'autre sur la réalité, peut sans doute être rapportée à une double méthode philosophique, mais elle ne dit pas le primat de la logique. On ne doit pas y voir le principe d'une division des parties de la philosophie, car cette distinction sert par ailleurs à caractériser tout autant la morale que la logique.

¹⁹Graeser (ci-dessus, n.7) 32.

du dogmatisme stoicien: "Les jeunes péripatéticiens ne pouvaient trouver une place appropriée pour la logique dans le système philosophique d'Aristote et ainsi considéraient la logique seulement comme un instrument de la philosophie (cf. *SVF* 2.49a = Alex. *In Arist. An. Pr.* 1.9). Plotin a sans doute trouvé dans la position stoïcienne la base à partir de laquelle il pouvait défendre son interprétation de la conception platonicienne de la dialectique."²⁰ Mais ce disant, M. Graeser n'a pas lu le texte d'Ammonius jusqu'au bout, car voici ce qu'on y trouve:

La matière de la logique, ce sont les discours, sa fin la connaissance des méthodes de la démonstration, ... de sorte qu'elle n'est pas seulement une partie, mais vraiment le troisième genre de philosophie.

Or c'est précisément cela que Plotin cherche à séparer de la philosophie, pour constituer une logique autonome, indépendante de la véritable dialectique. Il n'y a donc entre ces textes qu'un rapprochement superficiel que, comme Porphyre, Graeser effectue sur la lancée d'un thème d'école. Comme le suggère Armstrong,²¹ il s'agit d'un rapport analogique. Loin d'identifier la dialectique platonicienne à la logique stoïcienne, il emprunte pour décrire la situation de la première un vocabulaire fréquemment utilisé pour parler de la seconde.

En effet, dans ce débat sur les parties de la philosophie, la dialectique platonicienne, si elle est confondue avec la logique stoïcienne, risque d'être rabattue au niveau d'un simple *organon*. De cela, il ne saurait être question dans la pensée de Plotin. Car la logique n'est par ailleurs pour lui pas autre chose que cet instrument, comme le montrent les textes que nous avons étudiés. Dans ce débat c'est donc la position péripatéticienne qu'il adopte, mais il tient en même temps la position platonicienne par excellence de la prééminence de la dialectique. Cette attitude n'est possible que par le moyen de cette claire distinction de la logique et de la dialectique qu'il fait valoir dans tout ce traité.

Dans ce débat, il semble que les stoiciens et les péripatéticiens aient tenu des positions opposées, les premiers favorisant l'intégration de la logique dans la philosophie, les seconds la subordonnant au niveau d'un simple instrument. Il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur ce problème, dans la mesure où il peut nous informer de la position réelle du néoplatonisme.

Chez les Stoiciens, la logique est située sur les lignes d'une division de la philosophie théorique et de la philosophie pratique, par rapport à laquelle elle se trouve en reste; elle n'est en effet ni la physique, ni la morale, et elle possède dès lors un statut à part. On doit s'empresse de noter que ce statut est intégré à la philosophie et que les Stoiciens ac-

²⁰Ce commentaire n'est en fait qu'une traduction anglaise des notes de Harder.

²¹Dans l'édition Loeb de Plotin, 1.162, n.1.

complissaient en logique tout autant leur épistémologie que leur théorie du langage.²² Dans cette pensée, qui se contraste bien sur ce point sur celle des péripatéticiens, aucune partie n'a de prédominance, et cela est en accord avec cette sorte d'unité diffuse qui caractérise le stoïcisme. Plotin a bien vu que la théorie de la proposition et du *lekton* n'était pas véritablement indépendante et qu'elle était tributaire, comme la théorie des catégories, d'une métaphysique particulière.

On voit donc que si Plotin emprunte cette image de la partie intégrante (*meros, morion*), ce n'est pas dans le sens d'une adhésion au statut de la logique dans le stoïcisme. Pour lui la dialectique stoïcienne favorise l'implication de la logique et de la métaphysique, comme cela se voit dans la théorie des incorporels, et on peut dire que sa critique de la théorie stoïcienne des catégories vient de ce qu'il s'érige contre cette ambiguïté. On ne risquerait pas beaucoup, je crois, en disant que c'est cette attitude de Plotin qui a autorisé le projet porphyrien d'une logique dégagée de la métaphysique.²³

Chez les péripatéticiens tardifs, d'Aspasius à Galien, on voit le projet de continuer Aristote, en particulier l'entreprise logique. Bien qu'ils n'aient pas apporté beaucoup—c'est du moins l'opinion de Prantl²⁴—à la théorie logique, ils ont beaucoup fait pour l'obtention de son statut autonome, en revendiquant pour elle un rôle instrumental et un domaine séparé.

Dans son commentaire des *Premiers Analytiques*, Alexandre d'Aphrodise fait état de ce débat sur le statut de la logique, en disant que certains sont d'avis que la logique n'est qu'un instrument, d'autres qu'elle est une partie intégrante de la philosophie. Il est lui-même de l'avis des péripatéticiens qui en font un *organon* car, dit-il, puisqu'Aristote traite chaque problème important de la philosophie dialectiquement, la logique n'est certainement qu'un instrument.²⁵ Dans l'*Institutio logica* de Galien²⁶ on trouve le vocabulaire des deux écoles employé indifféremment. Il nous dit que chaque logique a son application: les syllogismes catégoriques servent à la démonstration géométrique, par exemple à Erastosthène pour le calcul de la dimension de la terre, alors que les hypothétiques servent à traiter de questions telles que le Destin, la Providence.

On voit que dans ce débat, c'est une discipline apodictique qui est contrastée sur la dialectique, et cette position est fidèle à l'esprit

²²Voir I. Bochenski, *Ancient Formal Logic* (Amsterdam 1951) 83.

²³*Contra*, voir Lloyd (ci-dessus, n.10).

²⁴Prantl (ci-dessus, n.1) 528–577.

²⁵Alex. *In Arist. An. Pr.* frs 2a, 2b; *In Top.* 1.11.104 b 1, p. 41 Wallies. Voir aussi le texte de Philopon, cité par Prantl (ci-dessus, n.1) 409, note 29 (= Alex. *In Arist. An. Pr.* fr. 42).

²⁶Galien, *Institutio Logica*, pp. 26, 32 Kalbfleisch. Voir le commentaire de Kneale, dans *The Development of Logic* (Oxford 1962) 192.

d'Aristote. Il n'en reste pas moins, comme l'a remarqué Kneale, que le texte de Galien nous instruit sur le développement de la logique. On y voit en effet que la logique aristotélicienne était encore associée à la démonstration géométrique et que c'est la logique stoïcienne qui est reliée à l'utilisation de la dialectique pour le traitement des questions métaphysiques. C'est alors qu'apparaît l'expression "la logique,"²⁷ qu'on trouve chez Alexandre comme étant d'usage courant, et cela en opposition avec le terme de "dialectique" employé par les Stoiciens.

Selon Prantl, c'est cette logique maintenant isolée par les péripatéticiens qui est à l'origine de la logique formelle et non la logique stoïcienne, encore trop liée à la métaphysique. Libérée par les péripatéticiens de sa nature de dialectique du savoir transcendant et privée d'un motif éthique qui en faisait chez Socrate et Platon une étape sur le chemin de la vertu, la logique affranchie est devenue une machine fonctionnant par elle-même. C'est elle que juge Plotin, c'est elle qu'il veut éviter qu'on confonde avec la dialectique platonicienne, bien que lui-même la superpose à la dialectique stoïcienne qui ne lui était certes pas identique. Et ce jugement prend la forme d'une acceptation de son statut instrumental, qui sera celui de tout le néoplatonisme. Il faudra attendre Hegel pour retrouver une logique confondue avec la dialectique au sens platonicien.

Ainsi l'erreur de Prantl dans son appréciation de la logique de Plotin n'aura pas été de la juger durement, car il n'est que trop juste d'en constater chez lui la stagnation, mais d'en traiter dans un chapitre sur le syncrétisme stoico-péripatéticien. L'effort de Plotin fut précisément d'appuyer la position péripatéticienne contre la position stoïcienne et de favoriser ainsi le statut autonome de la logique. Cette position est platonicienne d'intention et aristotélicienne de méthode. Prantl l'avait pourtant bien vu, lui qui écrit que Plotin tout en refusant la logique construit un tableau des catégories comme "ersatz de l'extase."

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

²⁷Boece, *Sur les Topiques de Cicéron* 1.766: "ce que les péripatéticiens appellent logique, ... c'est cela que les stoiciens appellent dialectique." Pour toute cette question, voir Prantl (ci-dessus, n.1) 535 ss.

Je tiens à remercier M. Pierre Hadot de ses remarques judicieuses, à l'occasion de la présentation de ce travail à son séminaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes.